

◆ Bibliothèque « Serbica » ◆

www.serbica.fr

# L'AUTRE CORPS



ДРУГО ТЕЛО  
DRUGO TELO

**MILORAD PAVIĆ**

**EXTRAITS**

© Traduit du serbe par Maria Bejanovska

**Mars 2018**

◆ ROMANS ◆

## 1. TROIS SOURCES MIRACULEUSES D'ÉPHÈSE

Dans un bel autobus jaune, cadeau du gouvernement japonais, qui circulait dans les rues de Belgrade, on entendit la sonnerie d'un téléphone portable, Mozart. Une femme d'âge moyen, coiffée d'une toque noire en astrakan dont les poils se confondaient avec ses cheveux noirs, se mit à fouiller frénétiquement dans son sac et ses poches. Son téléphone portable était introuvable. Il sonna à nouveau. Mozart encore. Le son venait de la poche d'un jeune homme qui se tenait à côté de la femme.

– C'est mon téléphone qui sonne dans votre poche – lui dit Liza Swift (car c'était elle) avec son léger accent étranger.

– Voyez-vous ça, et puis quoi encore ?! – répondit sèchement le jeune homme alors que Mozart se manifestait à nouveau de sa poche.

– Pourquoi monsieur ne répond-il pas, si le téléphone est à lui ? – demanda ironiquement Liza toujours avec son accent bizarre.

Le jeune homme hésita quelques instants comme s'il attendait quelque chose. L'autobus ralentissait à l'approche de la station Terazije. Lorsque le véhicule s'arrêta, le jeune homme sortit un portable « pour dame » Nokia de sa poche et répondit :

– Allô ! Oui ?

Puis il descendit de l'autobus et tendit le téléphone à Liza en lui disant :

– C'est pour vous. Votre mari !

Liza poussa un cri étrange, sauta du bus au dernier moment, prit le téléphone et prononça un « Allô » affolé. La communication était interrompue.

Il est évident que je ne pouvais pas être à l'autre bout du fil, moi son mari, car cela faisait quarante jours que je gisais au cimetière de Belgrade, au numéro 50 de la rue Roosevelt.

-----  
(page 14)

Si vous êtes écrivain, il vous arrivera probablement qu'une lectrice ayant apprécié votre description de l'amour dans une de vos histoires, ou un lecteur à qui vous aurez permis, pour quelques centaines de dinars, d'habiter pendant un mois dans votre roman, vous envoie un petit cadeau. Tous ces cadeaux ont une valeur nominale insignifiante mais une forte charge symbolique. Ainsi, de nombreux objets se sont-ils accumulés pendant des années dans ma propriété : un domovoï, esprit protecteur russe en pierre de couleur, un chapelet grec, une épée de verre remplie de cognac géorgien, une icône pliable, la pipe d'un lecteur de France (que je n'ai pas utilisée car on ne fume pas la pipe d'un autre), une belle boîte de « Havana » dont je me suis délecté bien que je sache que les cigares étaient roulés sur les grosses cuisses des femmes noires d'Amérique latine.

Six mois après avoir reçu ladite lettre que j'avais déjà oubliée, j'ai reçu de nouveau un message de mademoiselle Swift qui demandait à me rencontrer car elle avait un petit cadeau pour moi. Elle se trouvait en ville. Nous nous sommes retrouvés au café Que passa ? rue du Roi Petar. J'ai constaté que Liza Imola Swift était bien plus jeune que je ne m'attendais, très femme d'affaire accomplie, et prospère dans son domaine provenant d'une famille toute aussi prospère. Ses yeux étaient entourés de noir et semblaient incrustés de quartz blanc, de cristal et de goudron. Ils rappelaient le maquillage des célèbres statues égyptiennes de la IV<sup>e</sup> dynastie, ce qui n'était pas un hasard vu sa spécialité. Son véritable nom était à peine prononçable : Amava Arzuaga Eulohia Ihar Swift. Imola était son surnom, et son prénom Élisabeth. Sa mère venait d'une famille noble de la branche d'Aragon Ihar, Lisa avait hérité d'elle l'habitude de s'endormir le soir un livre dans les mains, et son arrière-grand-père pater-

nel venait d'Angleterre, où dans un moment d'illumination il avait acheté une loge de théâtre voisine de celle du roi et s'était enrichi en louant cette loge à ceux qui, lors des représentations, voulaient être vus à côté des têtes couronnées. Liza avait appris de ses ancêtres mâles comment ordonner sa vie, son comportement et ses relations tel un verger, c'est selon un plan préétabli qu'elle y plantait, arrosait et aussi greffait...

En apprenant tout cela et sachant qu'elle était archéologue, j'ai cru un instant qu'elle s'intéressait à mon travail d'historien. Mais, non, elle a renversé sur la table un tas de mes romans me demandant de les lui dédicacer. C'est pour ça qu'elle était là.

De Turquie, où elle avait travaillé sur les sites archéologiques, elle m'a apporté, une petite bouteille que j'ai prise d'abord pour un flacon de parfum. Je l'ai ouverte et reniflée. Il n'y avait aucune odeur. Ma lectrice a souri.

– C'est de l'eau – dit-elle – il faut la boire.

En effet, il y avait de l'eau dans le flacon, je l'ai bue et entendu l'histoire qui l'accompagne et qui vaut d'être entendue.

– Éphèse est une ville antique d'Asie Mineure – racontait Elizabeth – elle est célèbre par son port où pendant des siècles arrivait la marchandise des caravanes d'Asie avant de continuer plus loin par la mer. La cité est depuis longtemps connue comme un lieu de culte « des Déeses Mères ». D'abord il y avait le temple de Cybèle, la mère phrygienne des dieux et de la nature. Après sa destruction, on a élevé au même endroit et avec les mêmes pierres le temple de la déesse grecque Artémis, la pucelle éternelle, protectrice de la nature et des enfants. C'est à Éphèse également que s'achève la vie terrestre de la Mère de Dieu. Dans « l'Évangile selon Jean » (19 :25-7) il est écrit :

« Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui ».

Et ce fut ainsi. Après la mort et la résurrection de Jésus, sa mère, la Vierge Marie et le saint apôtre Jean, qui témoigne de tout cela, sont partis ensemble à Éphèse et s'y sont installés. C'est là que leur vie en ce monde a pris fin. Ensuite, sur les fondations du temple d'Artémis, on a construit une église, puis une basilique, dont on aperçoit encore les restes. Les Seldjoukides y ont construit une mosquée, l'une des rares dans le monde qui ne possède pas de minaret. Cette mosquée a donc gardé sa marque « féminine », car le minaret évoque l'énergie masculine qui se dirige vers le ciel, et le dôme le sein qui s'offre aux étoiles et à la Lune. Ainsi, « les Déesse-Mères » se transmettaient-elles leurs pierres les unes aux autres à travers les siècles et les millénaires.

Mais l'histoire de Liza ne s'arrête pas là. Au 19ème siècle, en Allemagne, une religieuse, une certaine Anna Katharina Emmerick, a rêvé d'Éphèse et, dans cette ville qu'elle n'avait jamais vue, de l'endroit exact, sous terre, où se trouve la maison dans laquelle la Vierge Marie avait passé les dernières années de sa vie terrestre. La religieuse avait publié son rêve dans un livre et, en se basant sur celui-ci, les Lazaristes ont découvert en 1891 la maison à l'endroit désigné. Et l'on croit que cette maison avait abrité la Mère de Dieu. La maison possède une cuisine et une petite chambre à coucher, et de son sol jaillit une eau miraculeuse. On l'appelle « la source de la Mère de Dieu ». On en a fait trois sources avec chacune son bassin de pierre. Et son secret. Celui qui boira dans l'une aura une bonne santé, tandis que l'autre assure le bonheur et la troisième l'amour. La légende ne précise pas laquelle des trois apporte le bonheur, laquelle la santé et laquelle l'amour. Par ailleurs il n'est pas utile de boire un peu des trois sources car seule la première qui éteindra votre soif est miraculeuse.

Liza avait bu à la source du milieu, et recueilli dans une petite bouteille un peu d'eau de celle qui se trouvait à gauche pour me l'offrir. Mais l'histoire ne s'arrête pas là non plus. En puisant de l'eau ma lectrice avait aperçu, coincé entre les pierres, un petit papier plié. En espérant y trouver un peu plus

de renseignements sur les secrets des sources, elle l'avait pris et lu. Il y était inscrit un numéro et une sorte de code :

Sorriso di Cibeles : 1266

Un peu déçue, elle avait enveloppé la petite bouteille dans ce papier et s'en était allée.

Son travail l'avait conduite à Munich où elle s'était installée pour quelques nuits à l'hôtel Kempinski – Quatre saisons. Elle avait décidé de s'amuser un peu. En guise de petit déjeuner elle avait bu du champagne et mangé des fraises, elle avait déjeuné dans un restaurant plein de femmes Russes et de couples d'amoureux, et sur un panneau il était écrit : SERVICE DU PETIT-DÉJEUNER JUSQU'À 16 HEURES.

-----  
(page 32)

### **1. LA MAISON AU BORD DU CANAL DES MIRACLES**

Un jour brumeux de mai de l'année 1764 monsieur Zaharia Orfelin reçut, sans le savoir, un nouveau nom. Il venait de descendre d'un carrosse viennois tapissé de toile couleur brique, près de Venise. Le cocher portant un tricorne lui passa sa malle et l'oreiller en cuir rouge piqué de plumes d'oies de Pannonie, et le voyageur continua sa route sur l'eau. Dès que la gondole vermoulue s'enfonça avec son léger bagage dans les lagunes vénitiennes chargées de brouillard salé et de vagues invisibles, monsieur Orfelin devint pour le monde qui l'entourait signor Saccaria. Tout simplement. Tandis que de son étrange embarcation le voyageur fixait d'un regard stupéfait les palais bâtis sur l'eau, les passantes observaient le ridicule petit monsieur serrant un oreiller rouge dans la gondole. Le nouveau venu ne portait pas de perruque mais il avait attaché ses cheveux noirs avec un chaquet d'ambre, formant une tresse épaisse comme une queue de cheval. Il avait mis du rouge à lèvres, ce qui lui allait plutôt bien, et fumait son long chibouk dont la fumée se dispersait au-dessus de l'eau encensant les ponts.

Le gondolier, qui semblait conduire son embarcation plus à travers le temps qu'à travers le canal, abandonna subitement ses injures vénitiennes et se mit à parler dans un italien poli, supposant que l'étranger le comprendrait mieux, et il dit :

– J'ai deux objets précieux à vendre ! Si vous n'avez rien contre, je vous les donnerai pour pas cher.

– Non, je ne suis pas intéressé par vos préciosités – répliqua Zaharia, secouant la cendre de sa pipe dans la mer. Le gondolier n'entendit pas ou ne voulut pas entendre, abandonna sa rame laissant l'embarcation glisser toute seule sur l'eau et alla chercher sous le banc un magnifique globe recouvert de cuir doré.

– Regardez-moi ça ! C'est signor Coronelli lui-même qui l'a fait, et personne d'autre ! Je ne vous demande que cinq petites pièces d'argent !

Le voyageur se taisait observant le parcours jusqu'à Rio San Giovanni Crisostomo où le Grec Théodosi lui avait loué une chambre à l'angle du canal Miracoli.

– Je parie ma rame que vous ne devinerez pas ce que je peux vous proposer encore – insistait le gondolier.

– Vous avez gagné, je n'ai pas l'intention de deviner.

– Si vous trouvez je vous le donnerai pour rien !

– Un verre soufflé de l'île de Murano ? – dit Zaharia en souriant – ici tout le monde propose cela aux étrangers.

De façon inattendue le gondolier sembla abandonner la conversation pour reprendre sa rame et se mit à chanter dans une langue incompréhensible.

– Vous voulez peut-être me vendre votre chanson ? – dit Zaharia.

– Je jure sur la tête du chat de San Marco, monsieur a presque deviné ! Comment vous avez fait ?

– Vous allez donc me donner votre chanson gratuitement ?

– Ah, non. Ce n'est pas une chanson que je veux vous vendre, ce n'est qu'une infime partie d'elle, et c'est beaucoup plus cher que le globe.

Cela dit, le gondolier sortit de derrière le rideau de la gondole un chapeau de paille dans lequel Zaharia distingua un verre.

– J'ai donc deviné, il s'agit bien d'un verre ?

– Non. Je ne vous propose pas le verre mais ce qui est dans le verre.

– Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans le verre ?

– Regardez vous-même – conclut le gondolier en tendant le verre au voyageur – mais regardez attentivement car ce qui est dedans vaut plus que le verre et la gondole y compris moi dedans.

Zaharia fixa avec étonnement le verre mais ne vit rien à l'intérieur, il était vide comme une bouche avant le repas.

– Regardez mieux – fit le gondolier – il y a quelque chose d'écrit au fond du verre. C'est ça que je vends, cette inscription.

– On dirait un proverbe... On ne voit pas très bien.

– Bien sûr qu'on ne voit pas très bien. On ne peut pas le lire en regardant dans le verre comme vous le faites, on le lit d'une autre manière – répliqua le gondolier reprenant avec précaution le verre de la main du voyageur – c'est un vers à vendre, mais vous n'avez pas deviné alors que j'ai déjà presque tout dit au monsieur en l'orientant vers des indices tout comme cette gondole vers le croisement de Crisostomo et Miracoli... Nous sommes arrivés. Ce bâtiment vert avec trois fenêtres d'où l'on entend une cymbale est votre destination, mais avant de me payer décidez d'acheter le verre car, si vous ne l'achetez pas, vous le regretterez amèrement. Vous ne pouvez pas imaginer ce que vous allez rater...

Zaharia paya le gondolier, posa son sac en cuir sur les marches du débarcadère et sauta sur le quai avec son oreiller rouge sous le bras. Puis il se retourna et demanda à travers le brouillard :



– Quel est ce vers à vendre, et chèrement, comme tu dis ? S'agit-il d'une formule magique, d'une incantation contre l'envoûtement ou quelque chose de ce genre ?

– Non. Le vers est écrit dans une langue plus vieille que la mort, la langue étrusque, et Venise est sa sœur cadette. Je ne la comprends pas mais elle agit. Si vous décidez de l'acheter, revenez me voir. Ma gondole porte un baldaquin avec l'icône de Saint Sébastien. Vous voyez, cette icône au fond. Vous nous reconnaîtrez. Nous irons manger des spaghettis con nero di sepia et je vous dirai tout ce que le propriétaire de ce vers doit savoir. Maintenant, je dois partir.

Lorsque Zaharia se retrouva seul sur le pavé de pierre, un clocher invisible se mit à sonner. Le silence autour de lui était profondément enfoui dans le brouillard où chaque battement de la cloche semblait se figer.

-----  
(p.208)

### **UN BAISER DANS LE COU**

Elle s'était affalée dans un fauteuil en osier sur notre terrasse. Sur la petite table devant elle, elle regarda ma bague qu'elle reconnaissait à peine tant elle était devenue rouge. C'était peut-être vrai que la bague changeait de couleur selon le rayonnement de mon corps. Mon autre corps, le spirituel. Et elle disait peut-être la vérité. Malgré tout, pensa Liza, mon mari est peut-être maintenant vraiment heureux. Pas dans ce « maintenant » à elle, mais dans un autre « maintenant » à lui. A cet instant elle entendit le fil sonore. Il descendait de très haut sur elle.

– Peut-être quelqu'un cherche-t-il à me parler, pensa-t-elle...

Alors un autre son, différent, traversa le fil sonore entrant par une oreille et sortant par l'autre. Effrayée, Liza se mit à respirer profondément. De plus en plus profondément jusqu'à de-

venir un exercice de respiration, comme celui que nous pratiquions autrefois sur cette même terrasse du village Babé.

Après quelques respirations Liza sentit qu'elle se dédoublait. Comme autrefois. Elle se voyait affalée dans le fauteuil en osier, les cheveux bouclés telle une toque d'astrakan. Elle pouvait même apercevoir sur la fenêtre dans son dos la bouteille de vin blanc et lire sur l'étiquette : L'âme du Danube. La personne qui l'observait voyait clairement Liza et aussi le passé et le futur, mais entre les deux il n'y avait pas de place pour son « maintenant ». Elle n'avait pas de présent. C'est ainsi que Liza reconnut celui qui l'observait. C'était moi qui regardais Liza affalée dans le fauteuil en osier. Et elle pouvait non seulement voir ce que je voyais (c'est-à-dire elle) mais aussi penser ce que je pensais. Sentir ce que je sentais à cet instant. Comme dans ces rêves dans lesquels nous nous transformions, Liza et moi, l'un en l'autre. Maintenant comme si elle était moi, elle savait que mon énergie posthume était toujours présente. Elle voyait tout à travers un voile rougeâtre. Tout comme moi.

Maintenant tout était clair : la bague nous parle du bonheur, de l'amour ou de la santé d'un autre corps, et non pas de celui dans lequel nous sommes ici et maintenant. La bague ne ment pas. Cependant il se passait quelque chose de nouveau avec l'énergie de cet autre corps.

De mon vivant, mon corps traitait sa petite âme effrayée comme une esclave. A présent tout a changé, tout s'est inversé. Il s'est produit en moi, qui que je sois et où que je me trouve, un changement terrifiant, mon temps s'est retourné sur sa doublure telle une manche de veste. Mon âme s'est libérée du corps qui l'assujettissait, elle a vécu quelque chose comme un grand fracas. Mon énergie posthume, mon autre corps minuscule voyage désormais joyeusement, jeune et heureux, au sein de son énorme âme d'étoiles comme au milieu de l'univers. Il y cherche une goutte du temps et une goutte d'eau. Il cherche le point d'or où se croisent le temps et l'éternité ainsi que quelques gorgées des larmes de la Vierge pour nourrir son nouveau « maintenant »...

– C'est donc cela le véritable modèle de l'univers – se dit Liza en poussant un cri. Ma bague changea à nouveau de couleur. Elle était redevenue noire. Et le dédoublement de Liza disparut. Mais la fréquence n'était pas complètement interrompue. En perdant contact avec mon autre corps, Liza sentit comme un léger picotement sur son cou. Elle palpa l'endroit et perçut sous ses doigts quelque chose comme une trace d'attouchement. Le picotement se propageait en étoile à quatre branches. Il avait la forme de la lettre hébraïque Shin. Et comme elle savait lire les baisers, Liza la déchiffra. Le lecteur s'en est souvenu aussi.

Dans mon baiser Arzuaga Ihar Liza a trouvé mon message :

Sois heureuse autant que tu le pourras !

Première édition en serbe : 2006